

Les lauréats seront couronnés à l'Université en séance publique

13 juin 1930

En marge du concours de botanique du Devoir - Les prix augmentent - Précieux témoignages - Les conditions du concours seront publiées demain

Le concours de botanique du Devoir marche à grande allure. D'abord, les prix qui intéressent légitimement les concurrents: nous promettons mardi que le total atteindra cent dollars: il est déjà dépassé.

Le jour même où paraissait cet article, notre excellent ami le docteur Joseph Gauvreau, dont la collaboration peut être escomptée dans tout mouvement pour accroître l'amour du sol, m'écrivait:

J'ai déjà payé \$100 pour faire donner quelques cours de botanique à mes enfants durant les vacances. Et dans le but de suppléer à ce qui me fait défaut, je suis, depuis longtemps, membre de la Société de Botanique du Frère Marie-Victorin, à l'Université de Montréal. Malgré cela, je suis encore tout à fait ignorant des fleurs du terroir. Moi qui les aime tant, j'ai presque honte de les regarder sans les connaître, de humer leur parfum sans savoir leur nom. J'ai cherché à m'instruire trop vieux. Que nos enfants profitent de l'expérience triste de ceux qui regrettent. Je vous inclus mon encouragement.

(Signé) Dr Joseph GAUVREAU

L'encouragement, c'est un généreux chèque de dix dollars; mais la lettre vaut encore plus que le chèque. La confession qu'elle contient est topique et je suis sûr qu'elle vaudra mieux que bien des articles pour faire saisir l'importance du concours que nous avons lancé.

Le dernier courrier nous apporte cette lettre du Cercle d'études Dion de la ville Saint-Laurent:

CERCLE D'ETUDES DION

Ville Saint-Laurent, 11 juin 1930.

Permettez-nous de vous témoigner toute notre admiration pour l'heureuse initiative que vous avez prise d'organiser un concours botanique pour les élèves de nos écoles et collèges.

Nous faisons les meilleurs vœux pour le plein succès d'une oeuvre si éminemment patriotique et nous vous prions de vouloir bien accepter notre chèque pour la somme de cinq piastres que nous sommes heureux d'offrir comme prix au concours.

C'est peu de chose, sans doute, mais soyez convaincu que c'est de grand coeur que nous le donnons, et vous nous trouverez toujours prêts à vous encourager dans les circonstances semblables.

Nous vous prions d'agréer nos empressées salutations.

LE CERCLE D'ETUDES DION,
par Rosaire GROU, secrétaire.

La Société Canadienne d'Histoire Naturelle a prêté dès le début son indispensable concours au mouvement. Elle a fait mieux, comme on l'apprend par la résolution dont elle vient de me faire tenir copie:

SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Copie d'une résolution adoptée à une séance de conseil tenue le 7 juin, 1930:

"Il est proposé par M. Jules Brunel et appuyé par le Dr Georges Préfontaine; a) que la Société Canadienne d'Histoire Naturelle offre ses services pour le Concours de Botanique du Devoir pour couronner les lauréats en séance publique de la Société; b) que la Société contribue au concours pour la somme de vingt-cinq (\$25) dollars."

(Signé) Jules BRUNEL,
secrétaire.

Nous remercions la Société Canadienne d'Histoire Naturelle de sa magnifique générosité.

Tout va donc bien sous le rapport des prix; mais ce qui nous apporte encore plus de plaisir, c'est que la Société d'Histoire Naturelle veut bien se charger de couronner les lauréats en séance publique. Cet honneur vaudra plus encore pour l'encouragement des concurrents que toutes les récompenses. La couronne prend de la valeur selon la main qui l'offre.

Mais nous réservons la meilleure nouvelle pour la fin. Demain, samedi, le Devoir publiera un magistral article du Frère Marie-Victorin qui portera bien plus loin que les faibles appels que nous avons faits jusqu'ici. Cet article sera suivi de plusieurs autres par les collaborateurs de l'éminent botaniste, tous membres comme lui de la Société d'Histoire Naturelle qui, on vient de le voir, nous accorde si largement son appui.

Nous recommandons à tous ceux que le concours intéresse, maîtres et élèves, parents et enfants, de ne pas manquer de lire l'article du R. F. Marie-Victorin demain.

On trouvera à la suite de l'article de notre brillant collaborateur l'énumération complète et officielle des conditions du concours.

Louis DUPIRE

Le Devoir Causerie Octobre 1930 Avec nos petits herborisateurs

Le premier herborisateur que j'aie connu, c'est Bénédicte, dans "Les enfants du Capitaine Grant". Ce manique d'Anglais ne m'aurait jamais laissé croire qu'on put herboriser à 15 ans. La profession avait l'air vieille comme les lunettes du bonhomme sur son nez pointu.

A peu près au même temps, nous lisons, émerveillés, émus, Recits et Croquis laurentins, sous l'influence desquels le préfet des études résolut qu'en Syntaxe on nous enseignerait des éléments de botanique.

Nous fûmes des élèves heureux d'apprendre à distinguer la tige de la racine, — la racine pivotante des autres racines, la rampante, l'adventive. Chercheurs de mystères, nous avons plus d'une fois secoué la fine chevelure des racelles. Avec la sève, nous remontrâmes jusques à la fleur. Nous avons cru tous devenir poètes: les beaux mots, calice, corolle, pétale, étamine, pistil, pollen. Je voyais dans les fleurs ce fameux pollen dont les abeilles emportent à la racine des corbeilles toutes pleines et dorées.

André et moi, nous étions intimes avec les abeilles. Ah! les méchantes: j'attrapais toutes les piqûres.

Les feuilles n'étaient pas moins intéressantes avec leur petit laboratoire de chimie. Dans les fruits, le "daimon" des botanistes, le "péricarpe". Comment serais-je pour comprendre cela quand on n'étudiera plus le grec? Mais nous fûmes tout à fait perdus, professeur et élèves, quand nous tombâmes dans les cataplasmes et les dicodylefons. Aussi, cette année-là, en retâmes-nous platement dans les haricots.

Plus tard le grec enfin, à travers des mots essentiels, tels que cryptogames, phanérogames, jeta sur notre fragile science des lumières inattendues, et lorsqu'en versification le programme, sujet à mille vicissitudes, nous relança dans la botanique, nous ne cherchâmes plus autre que les racines... grecques. Hélas! il n'y avait ni concours ni herbarier. Mais il y avait toujours le jardin aux fleurs multiples et le parc où de grands et vieux noyers, plantés jadis par des seigneurs, formaient l'habitat paritaire et spirituel de maints écueils superbes, grands et vieux noyers dont les branches en automne secouaient sur nos têtes les noix longues à l'écorce rugueuse et dure. Chers petits herborisateurs, le voudrais-je

vous les ayez vus, ces beaux noyers. Pour moi, ils se dressent encore dans mon souvenir, et, avec un arme qui pousse quelque part à Montréal, des saules qui doivent avoir bien vieilli là-bas, autour d'une église, et des érables exiles, ils projettent leur ombre sur tout un passé. Les arbres, ces géants de la botanique!

A Québec, je connais deux serres où des artistes cultivaient des fleurs. Dans l'une il y avait une fois deux cent cinquante variétés de chrysanthèmes, et dans l'autre je ne sais combien de roses et d'œillets. A Sillery, au manoir Beauvoir, j'ai vu comment poussent les pavots, les asperges, les raisins sur la vigne, et comment mûrissent les framboisiers en quinconce, et j'ai fait de des championnes colossales et bédouilles. Au Cap-Rouge, on étudait les fougères, un "Provancher" en mains, M. Provancher, plus d'un vingt ans curé au Cap-Rouge, avait collectionné toutes les plantes et toutes les fleurs de la province. J'ai vu son église, son presbytère et la maison où il est mort. Les amis, vous irez là plus tard en pèlerinage. Et vous vous rendrez sur la grève ramasser ces cristaux de quartz que les gens de Jacques Cartier prirent pour des diamants et, à marée basse, vous irez cueillir quelque liehen à travers les poitres des vieux quins en dimanche.

Dans les Laurentides, il y a le lac Tire où flottent des milliers de nénuphars. N'entrez pas trop avant, les rames en seront tout embourbées et vous échouerez dans les fleurs. Pensez donc aussi qu'il y a à cent milles de Montréal les plus beaux marais du monde qui pourrissent sur pied parce qu'il n'y a pas de chemin de fer pour les véhiculer sur le marché. Et la

mousse, mes petits amis, plus épaisse et plus molle qu'un édedon, plus éclatante qu'une carpelette orientale, la mousse où serpentent les conrats les plus merveilleusement tracés. Si vous allez un jour herboriser par là, apportez-moi une quinzaine de lycopodes et dans un petit pré sur le bord du lac, cueillez-moi une éperovère orange, perverse et folle, ou une immortelle sèche et blanche.

Mais enfin, chers botanistes, si vous voulez voir quelque chose de sublime en votre royaume, allez voir les pins de la montagne d'Okou, et quelque chose d'enivrant, allez voir les Laurentides ou les Montagnes Blanches à la fin de septembre ou au commencement d'octobre.

Quand vous serez grands, nous nous direz de quoi notre pays est beau et riche, de quels parfums nos campagnes embaument, vous verrez des merveilles sur le bord des routes, vous nous direz la mode qui régit la parure des rives charmantes, des îlots, des caps, des falaises, des côtes et des prairies.

Vous aurez dans votre herbarier mille raisons mystérieuses de mieux aimer la patrie...

Henri de GAUDARVILLE

UOAM

Participation et contribution de la SCHN au concours de botanique lancé par le journal *Le Devoir*, *Le Devoir*, 13 juin 1930.

Université de Québec à Montréal. Service des archives et de gestion des documents.

Fonds d'archives Marcelle-Gauvreau, 7P1b/5.